

# JEANNE D'ARC ET LA FRANCE

par

L'ABBÉ STÉPHEN COUBÉ,  
CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS ET DE CAMBRAI



Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

Nihil obstat G. LETOURNEAU,  
S. Sulpitii Parochus.

Imprimatur Parisiis, die I<sup>a</sup> Martii 1910.  
E. THOMAS, Vic. gen.

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38

## JEANNE D'ARC ET LE PATRIOTISME<sup>1</sup>

MESSEIGNEURS,

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Un long frisson d'enthousiasme a parcouru la France, lorsqu'au mois d'avril dernier Jeanne d'Arc a été élevée sur les autels. Un grand cri d'admiration et d'amour est monté jusqu'à elle et l'écho s'en prolonge encore. Elle a conquis d'emblée la première place parmi les saintes de la patrie. Elle a même éclipsé ses plus illustres sœurs, comme le soleil fait pâlir les étoiles, quand il jaillit le matin dans une clarté d'or à l'horizon.

Mais pourquoi cette popularité et cette prééminence subitement conquises par une simple bienheureuse ? Ah ! sans doute, elle a toutes les vertus et toutes les auréoles. Mais parmi ces auréoles, il en est une qui brille d'un plus vif éclat, qui nous éblouit et nous charme plus que les autres ; parmi ces vertus, il en est une qui la classe à part, qui la caractérise et nous la rend chère entre toutes les bienheureuses du paradis : c'est son patriotisme. Elle est la plus française de toutes les saintes de France.

Et c'est la grande française qui fait vibrer nos cœurs. C'est la grande française que chantent nos drapeaux et nos oriflammes. C'est la grande française dont le nom monte jusqu'aux nues, porté par le joyeux carillon des cloches et l'allégo triomphal des fanfares et le tonnerre des canons. C'est la grande française que nous allons saluer à notre tour en lui demandant comment un chrétien doit aimer sa patrie sous le regard de Dieu. Puisse-t-elle nous inspirer un immense amour du Christ et un immense amour de la France !

---

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé avec de nombreuses variantes : à Fontenay-le-Comte (15 juin 1909) ; en l'église Saint-Michel, à Marseille (21 juin) ; à la cathédrale d'Auch, devant Mgr Ricard (25 juin) ; à Vesoul (9 juillet) ; à Saint-Martin-de-Ré (25 juillet) ; à Amou (Landes) (14 novembre) ; à la cathédrale d'Amiens, devant Mgr Dizien, évêque d'Amiens, et Mgr Ardin, archevêque de Sens (20 novembre) ; à Saint-Lambert de Vaugirard, Paris (21 novembre) ; à Fontainebleau, devant Mgr Leroy, évêque d'Alinda (23 novembre) ; à l'Église de la Trinité, Paris (19 décembre).

\* \* \*

Le patriotisme est une vertu humaine et une vertu divine. Vertu humaine, il est inné dans tous les nobles cœurs. Comment en effet l'idée de patrie ne les séduirait-elle pas ? Elle est belle comme la gloire, elle est douce comme la caresse d'une mère, elle est fortifiante et génératrice d'énergie comme la brise des grands monts. Elle évoque les plus tendres et les plus fiers souvenirs. La patrie, c'est la terre conquise par nos aïeux, arrosée de leurs sueurs et de leurs larmes et où ils dorment leur dernier sommeil ; c'est la maison paternelle où grandissent les petits, espoir et tendresse de la race ; c'est la terre généreuse qui nous offre ses corbeilles de fleurs et de fruits ; c'est la forteresse qui nous met à l'abri de l'invasion étrangère.

Le patriotisme est aussi une vertu divine, puisque Dieu nous en fait un devoir. Il nous ordonne d'aimer notre prochain, mais évidemment dans la mesure où celui-ci nous est proche. La première place, la plus intime dans notre affection, appartient à notre famille. Mais la seconde revient à la patrie, qui est comme l'onde élargie de la famille, la famille multipliée par les générations successives. L'humanité, composée des nations étrangères, vient après. Famille, patrie, humanité, ce sont comme trois cercles concentriques dont notre cœur occupe le centre ; l'amour que nous avons pour les êtres qui les peuplent, doit être en raison inverse du rayon qui nous en sépare.

\* \* \*

Mais si la patrie est chère à tout homme de cœur et à tout chrétien, que doit-elle être quand elle s'appelle la France ! Ah ! la France, elle est si belle et si douce ! Je sais bien que la plupart des hommes en disent autant de leur pays, mais il reste à savoir si c'est avec autant de raison. En effet, si la grandeur d'un peuple s'estime au poids de l'honneur accumulé par ses aïeux, quel peuple peut offrir au monde un écrin de traditions et de souvenirs comparable à celui de la France ? Alors que les autres nations n'étaient encore que des tribus nomades errant dans les forêts de

la Germanie ou dans les steppes du Nord, elle était déjà, constituée et baptisée, elle avait ses saints, ses martyrs et ses grands hommes. Et, depuis lors, chaque génération n'a fait qu'enrichir ce patrimoine et déposer dans ses annales de nouveaux sédiments de gloire.

Les étrangers sourient quand ils nous entendent parler ainsi. Laissons-les sourire. Au fond, ils se rendent bien compte que la France n'est pas un pays comme les autres ; elle est pour eux, comme pour nous d'ailleurs, un vivant mystère, un être surnaturel, parce, qu'investi d'une mission surnaturelle, appelé de Dieu et enrichi de dons particuliers dès son origine, et dès lors plus châtié quand il est coupable et plus aimé, plus béni quand il est fidèle.

La France, c'est la terre privilégiée que Jeanne d'Arc comparait à un lis et que Dieu, en effet, a revêtu, comme le lis, d'une tunique de beauté, plus fine et plus somptueuse que celle de Salomon dans toute sa gloire.

C'est la terre charmante qui sourit et qui chante au soleil, joyeuse comme l'alouette qui s'élance de ses blés verts, fière comme le coq qui claironne ses aurores.

C'est la terre opulente dont l'étranger admire les moissons et les vignes, robes d'or et de pourpre de ses plaines et de ses coteaux, traversées par l'écharpe d'argent de ses grands fleuves.

C'est la terre accueillante et hospitalière, au climat heureux, dont la clémence attire les peuples du nord et la fraîcheur les peuples du midi, équilibre harmonieux qui a fait dire au poète :

    Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

Mais si l'on passe de ce décor à l'âme qu'il encadre, combien le spectacle est plus attachant encore !

La France, c'est la nation très chrétienne, caressée la première par les brises de l'Évangile, et qui a conclu au baptistère de Reims avec le Cœur du Christ un pacte d'amour que toutes les séparations du monde ne peuvent briser !

C'est la nation éprise de beauté et d'honneur, qui voudrait faire régner partout son idéal, idéal sublime, irréalisable, hélas ! la justice et la bonté universelles !

C'est la nation généreuse qui ne vend pas, comme d'autres, ses services, mais qui se donne avec tout son cœur aux nobles causes, qui a toujours de l'or pour les malheureux et du sang pour son Dieu.

C'est la nation chevaleresque, qui s'indigne au spectacle de l'iniquité, qui jette son épée et ses défis à la tête de tous les mécréants, par-dessus les Alpes pour la défense du Saint-Siège, par-delà les mers pour la délivrance du Saint-Sépulcre ; c'est la nation qui frémit toujours au vent des croisades et qui serait prête demain, si elle n'était momentanément liée, à reprendre les gestes de Dieu commencés par ses pères.

C'est la nation ardente et mystique, avide de donner sa foi au monde et qui envoie aujourd'hui encore ses missionnaires sous tous les cieus, nouveaux chevaliers du Saint-Graal, non pour conquérir comme jadis la coupe d'émeraude qui faisait rêver et chanter ses pères, mais pour la porter, au contraire, aux peuples altérés, tout écumante du sang de Jésus-Christ.

\* \* \*

Cette nation, Jeanne d'Arc l'aime d'un amour filial, très vif et très tendre, que nous allons étudier.

Le premier caractère de son patriotisme, le plus étrange, on pourrait dire le plus original, c'est le respect religieux qui l'inspire. Il y a là un phénomène mental d'une émouvante beauté et qui a cependant échappé à bien des écrivains peu initiés au monde surnaturel où se mouvait l'âme de Jeanne ; elle vénère la France.

Elle vénère la France comme une chose sacrée, une relique, un tabernacle où habite la divinité : c'est pour elle une terre sainte comme celle que foulèrent les pieds du Sauveur : c'est l'apanage particulier et le fief principal du Christ sur la terre. Pour elle, **Jésus-Christ est le vrai roi de France**. Charles VII n'est que le lieutenant de ce roi et il tient le royaume en commande. L'expression est neuve et profonde. Le mot de commande désignait un bien religieux, consacré au culte du Seigneur. Voilà en effet ce qu'est notre pays pour la Pucelle. Aussi elle n'en parle qu'avec un

respect infini, avec un recueillement qui semble parfois confiner à l'extase. Elle l'appelle le noble royaume, **le saint royaume**.

Elle rêve pour lui **un avenir grandiose**. Elle le croit destiné à extirper l'erreux, à châtier les mécréants, tels que les Hussites d'Allemagne et les Musulmans de la Palestine, en un mot à **faire régner Jésus-Christ sur la terre**. Qui dira les visions splendides que le nom de France fait passer devant ses yeux !

Il importe de bien noter ce caractère absolument singulier de son patriotisme, cette haute idée qu'elle a de sa Patrie, cette vénération qu'elle lui porte. Il ne semble pas qu'aucun autre français ni même aucun autre saint ait eu ce sentiment, du moins au même degré. On comprend jusqu'où peut monter un pareil amour : rien ne lui est impossible. Il fera des miracles et il ira jusqu'au martyre.

\* \* \*

Hélas ! cette patrie si belle et si aimée est bien malheureuse au XV<sup>e</sup> siècle. Elle gît à terre, poignardée par l'Anglais, perdant son sang par mille blessures : elle agonise, et le vent qui passe en sifflant sur les champs de bataille emporte ses râles vers les marches de Lorraine, où Jeanne à genoux les écoute en pleurant. et voilà le second caractère du patriotisme de celle enfant : c'est sa douleur. Le vrai patriote souffre des épreuves de sa patrie plus que des siennes : il ne peut goûter ni joie ni repos tant quelle n'est pas délivrée. Il s'écrie avec les captifs qui suspendaient leurs lyres aux saules des fleuves de Babylone : « Comment pourrions-nous chanter en nous souvenant de tes malheurs, ô Sion ! »

Quelle angoisse pour la pauvre enfant, quand un soldat arrive à franc étrier et, du haut de la selle, jette à la population des mots d'épouvante, la nouvelle des derniers désastres, des moissons brûlées, des paysans massacrés, des villes prises, des armées détruites !

\* \* \*

Mais sa douleur ne l'abat pas : elle garde un invincible espoir ; c'est le troisième caractère de son patriotisme. Et comment pourrait-elle désespérer ? Des voix lui parlent dans le murmure du

vent, dans le bruissement du feuillage, dans le silence des chapelles rustiques. Elles lui disent que la France est en grande pitié, mais qu'elle se relèvera ; que l'Anglais est bien insolent, mais qu'il sera vaincu ; et que c'est elle, la petite villageoise, qui sera l'instrument de cette délivrance.

Aussi elle part, l'âme illuminée d'espérance. Elle traverse une grande partie de la France, de Vaucouleurs à Chinon. Mais est-ce bien la France, cette terre désolée qui s'étend autour d'elle ? Est-ce bien la France, ces campagnes ravagées par des bandes de pillards et piétinées par les chevaux anglais ? Est-ce la France, ces squelettes vivants qui errent à travers les ruines de leur village, hier encore souriant et tranquille ? Oui, c'est la France, la France malade et blessée, mais non pas morte, certes, car elle ne doit pas mourir, la nation aimée du Christ. La Pucelle pourrait dire à cette terre qui semble heureuse de la porter : « Console-toi, car tu vas refleurir. L'hiver est passé : l'hiver c'était l'invasion et la défaite. Moi je suis le printemps et j'apporte la victoire ».

Un de nos rois, battu et fuyant devant l'ennemi, vint un jour, déguisé en pèlerin, frapper à la porte d'un château, et comme on lui demandait : Qui est là ? « Ouvrez, dit-il, c'est la fortune de la France ». Jeanne aurait pu s'appliquer ce mot. Ouvrez-vous donc, ô villes et villages ; ouvrez-vous, châteaux et chaumières ; ouvrez-vous, grands espaces, devant cette enfant qui chevauche par les bois et les guérets, car c'est la fortune de la France qui passe !

Arrivée à Chinon, elle trouve une cour qui s'amuse, une armée désorganisée, des soldats qui ne croient plus à leurs chefs, des chefs qui ne croient plus en eux-mêmes, un roi qui doute de tout, même de ses droits, et qui, en attendant, perd gaiement son royaume. Jeanne s'impatiente. Elle voudrait secouer toutes ces torpeurs. Ouvrez-vous donc, mais ouvrez-vous bien vite, portes du château royal ; ouvrez vos rangs, gentils seigneurs et nobles dames, varlets et damoiseaux ; ouvrez vos cœurs surtout, vous qui pleurez et tremblez, car celle qui vous parle, c'est la grande semeuse d'espérance et de dévouement. Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur !



Elle entre dans la salle du château royal : elle y apporte son ardeur belliqueuse, la jeunesse communicative de son âme, et de l'entrain et de la confiance à en donner à des milliers d'hommes. Elle dit au roi sans hésiter : « Sire, donnez-moi des soldats et la patrie sera bientôt sauvée : *patria statim alleviata* ».

Il paraît que ce texte est un des plus vieux, le plus vieux peut-être où le mot de patrie est appliqué à la France. Certes, l'idée existait avant Jeanne. Nos pères aimaient la « douce France », puisque, depuis des siècles, ils la chantaient et mouraient pour elle. Mais l'idée était parfois flottante : on hésitait ça et là sur l'identité de la France, comme chez les Bourguignons qui ne savaient pas où la placer, et si elle était avec Charles de Valois ou avec Henri de Lancastre. Or, ce fut la gloire de Jeanne de préciser l'idée, de montrer que la patrie devait être indépendante de l'étranger, et par conséquent qu'elle n'était pas avec le parti anglo-bourguignon, de lui donner enfin son vocable en murmurant la première : *patria. Patria!* comme il fait bon de le voir éclore, ce mot béni, sur les lèvres de la libératrice ! Elle devait être le glaive de la patrie, et voici qu'elle en est le clairon. Gentil clairon de France, quel son pur, éclatant, il jette à cette aurore de la délivrance ! Il sonne le réveil des énergies, la diane de la résurrection, la fin de nos malheurs, la France aux Français et les Anglais en Angleterre !

\* \* \*

Et voici qu'à son appel l'armée tressaille et reprend confiance ; elle se groupe autour du charmant capitaine que le Ciel lui envoie ; elle est prête à suivre sa bannière jusqu'au bout du monde. Cette bannière, en effet, c'est Jeanne elle-même devenue le signe de ralliement de la patrie. C'est son âme hissée au sommet d'une hampe pour parler plus haut et être vue de plus loin. C'est son âme jetant aux échos les noms de Jésus-Maria et celui de la France symbolisée par un lis.

Ah ! dans la brise embaumée de ce printemps 1429, quelle est belle à voir la virginale bannière qui s'avance le long de la Loire ! Plus blanche que les fleurs d'avril qui étoilent les arbres et les

buissons, elle s'épanouit dans l'air comme une grande fleur de neige. Des mots d'espoir s'échappent de ses plis comme les parfums d'une corolle. Les populations qui la voient flotter au vent tressaillent et il leur semble que c'est la France, enfin réveillée des trop longs sommeils de l'hiver, qui passe dans un rayon de soleil et d'espérance. Les soldats qui l'entourent chantent des cantiques qui se changeront bientôt en cris de victoire, et, de ses claquemments impérieux, elle scande leur marche rédemptrice.

Bientôt elle entre à Orléans, la noble bannière. Elle entraîne d'abord la foule à la Cathédrale. Puis elle s'élançe aux remparts. Les Anglais la saluent d'une bordée d'injures et d'une décharge d'artillerie. Elle n'en a cure. Pendant 8 jours, elle dirige les combats et la défense de la ville. Le 4 mai, elle pénètre, à la main de Jeanne, dans la bastille de Saint-Loup. Le 6 mai, elle flotte sur les créneaux des Augustins. Le 7 mai, c'est le grand jour, jour d'ivresse et de gloire ; elle fait des prodiges à l'assaut des Tourelles ; elle avance et recule, elle s'incline et se redresse, portée par la houle des combattants. Enfin, elle touche le rempart : c'est le signal donné par Jeanne. « En avant ! clame la Pucelle, tout est vôtre ! » Et la bannière se précipite en avant. Elle escalade les murailles et la voilà bientôt qui flotte au sommet de l'orgueilleuse bastille redevenue française, étendant sur la Loire son aile blanche, que viennent caresser les derniers rayons du soleil couchant.

Quand elle rentre en ville, les cloches ses sœurs la saluent de toutes leurs volées. Eh oui, sonnez, cloches d'Orléans, sonnez cloches de la France entière, sonnez en allégresse le grand air des victoires ! Sonnez, cloches des baptêmes, cloches des Noël's et des alléluias ! Des gorges pyrénéennes aux falaises du Nord, de la brèche de Roland à la plaine de Tolbiac, jetez la grande nouvelle aux vallées et aux montagnes. Chanteuses de l'azur, dites au ciel la joie de la terre et à la terre le nom de sa libératrice.

On cherchera à vous endormir, ô cloches. Pendant longtemps, complices inconscientes de l'oubli des hommes, vous vous tairez. Vous entendrez monter vers vos guérites aériennes le bruit des marteaux hérétiques abattant, au XVI<sup>e</sup> siècle, la statue de Jeanne à Orléans, et les blasphèmes de Voltaire, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais

quel réveil a été le vôtre de nos jours ! Oh ! l'hymne triomphal que vous avez mêlé celte année à nos fêtes ! Rien ne viendra plus l'interrompre. Vous couvrirez de vos ondes sonores les clameurs de l'impiété : vous redirez, jusqu'à la fin des temps, le grand miracle d'amour de Jeanne et de sa bannière.

\* \* \*

Après le *Te Deum* d'Orléans, l'infatigable bannière ne se repose pas. Elle reprend bientôt sa marche victorieuse. Elle vole à Jargeau, à Meung, à Beaugency, à Patay.

Vous savez tous quelle fut l'importance de cette rapide et brillante campagne. En apprenant la délivrance d'Orléans, la France avait respiré ; l'Angleterre était humiliée, mais elle espérait bien se relever. Or, voici que le succès de la Pucelle s'affirme et grandit chaque jour. Pour l'envahisseur, c'est la série noire des revers qui commence, c'est le recul quotidien et la rage au cœur, c'est la fuite ponctuée par de sanglantes défaites. Patay surtout est pour lui un coup terrible. Pour la France, c'est le contrepoids de gloire à l'humiliation d'Azincourt.

Patay ! ce nom devait devenir doublement cher à notre patriotisme. Il jette deux rayons de lumière bien différents, mais également révélateurs, sur nos destinées nationales. Il montre deux Frances, la France chrétienne qui triomphe en 1429 et la France coupable qui expie en 1870. Deux bannières également héroïques flottent sur la noble plaine, la bannière de Jeanne qui palpite au vent de la gloire et la bannière des zouaves qui s'empourpre du sang des braves ; la bannière de Jeanne où le Christ bénit la France et la bannière des zouaves où son cœur pleure sur nous en nous pardonnant. Au soir de sa glorieuse victoire, Jeanne, agenouillée sur le champ de bataille, remercie Dieu au nom de sa patrie. Au soir de sa glorieuse défaite, le général de Sonis, couché sur la neige, perdant son sang, demande au Cœur de Jésus d'avoir pitié de la France.

Oui, il aura pitié de nous, ce divin Cœur. Il a demandé à être peint sur nos étendards pour les rendre victorieux. Il y rayonnera un jour, malgré Satan. Jeanne d'Arc l'y peindra de sa main libéra-

trice. Déjà, aux fêtes de sa béatification, elle a inspiré à Pie X de baiser notre drapeau. Cher drapeau, par les lèvres du Pape, n'est-ce pas le baiser de la réconciliation que le Ciel t'a donné, en attendant le jour où, encadré des bannières de Jeanne et des zouaves, tu frémeras de nouveau au soleil d'un autre Patay !

\* \* \*

La bannière de Jeanne ne s'arrête pas au glorieux village. Elle court à de nouveaux exploits. Elle entre triomphante à Troyes, à Châlons, à Reims.

**Reims**, baptistère de Clovis, avait vu jadis le pacte d'amour conclu entre le Christ et les Francs. Il convenait que l'étendard de Jeanne y parut : il rappelait en effet ce **pacte** par la bénédiction du Sauveur au lis symbolique offert par les anges. Aussi Jeanne le contemple avec attendrissement, pendant la cérémonie du sacre. Elle se rappelle ses prouesses. Il a été à la peine, il faut bien qu'il soit à l'honneur. Elle fait pour lui de beaux rêves.

Oh ! ces rêves des grandes âmes ! Ils ne s'accomplissent pas toujours, mais ils sont les stimulants des nobles actions. La Pucelle voudrait le planter bientôt, le cher étendard sur les remparts de la capitale. Elle voudrait le porter dans une autre cathédrale, à Notre-Dame de Paris. Elle voudrait ensuite voler avec lui à une grande croisade contre les Hussites et les Musulmans et soumettre le monde entier au Christ-Roi.

Hélas ! ce beau projet que nous a révélé Christine de Pisan ne devait pas se réaliser. La patriotique bannière devait avoir encore quelques beaux vols : mais la jalousie rampait derrière elle, mais des traîtres l'épiaient ; et elle allait s'abattre comme un grand oiseau blessé, devant le pont-levis de Compiègne. A partir de cette journée néfaste, on ne la voit plus, on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Mais pouvait-elle reparaître sans la douce main qui la portait ?

Et cependant, puisque la Pucelle revient de nos jours, nous avons tous confiance que sa bannière reviendra, elle aussi. Dans le coin du ciel où dorment les victoires, la bienheureuse ira la chercher pour la mener à de nouveaux triomphes. Elle a prédit

qu'elle accomplirait un jour un brillant fait d'armes pour le bien et l'honneur de la chrétienté. O Jeanne, nous l'attendons ce fait d'armes. Ton bûcher n'a fait que l'ajourner : mais tu l'as promis, tu nous le dois. Descends donc du haut du Ciel avec ta bannière pour mettre le comble à ta gloire et à la nôtre.

Une autre qualité du patriotisme de la Vierge lorraine, c'est son universalité. Elle aime tout de la France.

Elle aime particulièrement le peuple, ces artisans des villes et ces paysans des campagnes qui forment la majeure partie de la nation. Elle est née de ce peuple. Elle appartient à cette grande famille des travailleurs qui, depuis tant de siècles, fécondent nos sillons de leurs sueurs, et montrent souvent dans la chaumière ou l'atelier une noblesse d'âme plus belle que celle du sang, quand celle-ci n'a que des parchemins et pas de vertu.

Fille du peuple, elle en a les qualités, l'entrain, la finesse, l'esprit gaulois, l'endurance, l'amour du travail. N'est-ce pas elle qui s'écriait : Vive labeur ! c'est-à-dire, si je ne me trompe : Vive le travail et vive les travailleurs !

Ah ! travailleurs de nos jours, soyez fiers de votre petite sœur, la plébéienne du XV<sup>e</sup> siècle, la vaillante travailleuse dont la main a sanctifié la charrue et la houlette avant d'ennoblir l'épée de la France !

Aussi le peuple, qui reconnaît d'instinct ses vrais amis quand il n'est pas égaré par le mensonge, va à Jeanne avec tout son cœur. Il voit en elle sa bienfaitrice, celle qui vient défendre ses champs, ses maisons, et le sauver des incendies et des massacres. Il l'acclame en des ovations sans fin ; il se presse autour d'elle, il s'enthardit jusqu'à prendre ses mains, ses douces mains d'enfant, et à les couvrir de baisers et de larmes. Et Jeanne se laisse faire avec une bonne grâce infinie, souriante, heureuse de se retrouver avec ses frères d'humilité et de travail, plus heureuse encore de leur bonheur.

Plus tard, ses juges devaient lui reprocher de s'être ainsi laissée approcher par des manants. Elle répondit : « Comment les aurais-je repoussés ? C'est pour eux que je suis née ». Oh ! la noble parole ! Elle me rappelle celle de Jésus : « J'ai pitié de la foule », et

cette autre encore : « Je suis venu pour les brebis perdues d'Israël ». Il me semble que, si cette parole de Jeanne était bien comprise, elle serait la plus généreuse solution de la question sociale.

D'où vient en effet le mal ? De l'égoïsme universel. On se croit né pour soi seul, pour son avantage, pour son bien-être, pour son ambition. Si on se croyait né pour les autres, comme Jeanne d'Arc, pour les petits, pour les humbles, pour les malheureux, la justice et la bonté refleuriraient vite sur la terre et apaiseraient ces envies, ces rancunes, que de faux amis du peuple fomentent dans les cœurs ulcérés, jusqu'au jour où elles se retournent justement contre eux !

Elle aime tout de la France. Elle aime donc son armée, cette belle armée qui fut toujours la sécurité et la gloire du pays. Elle n'eût pas permis qu'on l'insultât ni qu'on foulât aux pieds son drapeau. Elle eût fait rentrer le blasphème dans la gorge des blasphemateurs.

Elle aime ces capitaines, ce duc d'Alençon, ce Dunois, ce Richemond, ce La Hire, ce Xaintrilles et tous ces brillants seigneurs qui affrontent crânement la mort à ses côtés, sur les champs de bataille ; elle aime cette belle chevalerie française, brave jusqu'à l'imprudence, qui avait porté si haut, des bords du Rhin aux bords du Jourdain et du Nil, le drapeau de l'honneur et celui de la France.

Mais elle a une prédilection pour ces petits soldats, enfants du peuple comme elle, héros anonymes qui ne demandent pas la gloire pour eux-mêmes, qui ne l'auront jamais, qui dormiront bientôt, pauvres enfants, inconnus, sans monument, sous la terre indifférente, mais qui meurent satisfaits, quand ils peuvent, par leur sacrifice, mettre un rayon de plus au front de la France !

Ah ! ce n'est pas elle qui jouerait avec leur vie ! Elle ne les expose qu'à l'heure suprême où le sacrifice est nécessaire. Hors de là, elle est avare de leur sang. Elle répète qu'elle ne peut voir sans frémir couler ce sang qu'elle appelle le sang de France.

Eh quoi ! le sang de ce petit paysan, de ce rustre arraché hier à sa charrue, qui donc l'a ainsi anobli ? Qui lui a donné ce nom su-

perbe et tendre : le sang de France ? Qui a fait cette trouvaille qu'envierait un grand écrivain ? Qui a eu cette délicatesse géniale ? C'est une petite paysanne qui ne sait ni *a* ni *b*. Mais, à défaut de littérature, elle a un grand cœur ; et le cœur n'est-il pas souvent la source du génie ?

Quand Jeanne voit le sang de France, elle ne frémit pas seulement. Elle éprouve le besoin de l'étancher et d'en arrêter l'effusion. Victorieuse, lancée à la poursuite de l'ennemi, si elle aperçoit à terre un soldat mourant, elle oublie l'Anglais, elle oublie sa gloire, elle saute à bas de son cheval, elle s'agenouille auprès du blessé, elle le secourt et console ses derniers moments. Oh ! le groupe admirable et qui devrait tenter le ciseau ou le pinceau des grands artistes : Jeanne à genoux devant un soldat mourant, à genoux devant le sang de France !

Il n'y a que son sang à elle qu'elle ne craint pas de voir couler. Et pourtant, ô Jeanne, c'est bien aussi le sang de France, et le plus pur et le plus généreux ! Eh oui ! Mais c'est précisément pour cela que Dieu en veut et en accepte l'offrande. C'est le sang des justes qui sauve le monde. Qui saura jamais ce que le sang de Jeanne a pesé dans la balance de nos destinées ! Aussi, c'est de tout cœur que t'héroïne l'offre à Dieu pour son pays, à Orléans, devant Paris et à Rouen.

Ah ! pour une goutte de ton sang, que ne donnerions-nous pas, ô libératrice ! Pour une goutte de ton sang, nous irions jusqu'aux extrémités du monde. Dans quel pur cristal, dans quel calice d'or ne mettrions-nous pas cette relique nationale ? Relique du patriotisme, la France viendrait la révéler. Elle s'agenouillerait devant elle, la presserait sur son cœur, l'appliquerait sur ses blessures et lui demanderait la guérison et la vie.

Ce dévouement, qui va jusqu'au sacrifice, voilà en effet un nouveau caractère du patriotisme de Jeanne : le sacrifice n'est-il pas la pierre de touche de l'amour ? Or, que n'a-t-elle pas immolé pour la France ? Toute petite, elle lui sacrifie la douceur et la paix de son village. Plus tard, elle lui donne sa vie. Son tourment est de ne pouvoir lui offrir davantage. C'est ce que nous apprend une des plus belles paroles échappées à son grand cœur.

Quand elle entrevoit à Compiègne la trahison qui va la livrer aux Anglais, sa nature frémit tout entière. Mais qu'est-ce donc qui la fait frémir ? Est-ce de renoncer à la gloire qui accompagne ses pas, à la victoire qui chante sur sa tête ? Non. Est-ce de ne plus entendre les ovations populaires, de ne plus sentir sur ses mains le chaud baiser des foules reconnaissantes ? Non. Est-ce de tomber toute jeune dans le gouffre d'une prison ou dans les flammes du bûcher, dont les Anglais l'ont souvent menacée ? Non. Qu'est-ce donc ? Écoutez, elle le dit aux habitants de Compiègne : « Mes chers enfants, priez, car bientôt je ne pourrai plus servir le noble royaume de France ! » Ainsi, elle n'est rien et la France est tout. Oh ! la noble enfant ! Oh ! la parfaite française ! Oh ! la fleur exquise du patriotisme !

Mais est-ce bien vrai, ô Jeanne, que tu ne pourras plus servir ta patrie ? Cette captivité, ce procès, ce champ de supplice où tu agonises, n'est-ce pas un champ de bataille où tu combats encore pour ton pays, où tu élèves son drapeau au-dessus des prétentions et des insultes anglaises, où tu remportes pour elle la plus insigne de tes victoires ? Va, tu peux mourir contente, car tu as sauvé ta nation, et ton patriotisme se survit à lui-même par ses bienfaits. Après la mort, ton esprit marchera, invisible, à la tête de nos troupes et les conduira au triomphe final. Tu sais bien, et tu le dis fièrement, que l'Anglais n'en a plus pour longtemps à nous opprimer, qu'avant six ans il sera chassé de Paris et bientôt après de nos rivages. Ton bûcher ne fera que te grandir et te montrer au monde comme la vierge-martyre du patriotisme.

El voilà encore un beau caractère de ce patriotisme : c'est son action posthume sur nos destinées. La France de tous les siècles lui doit beaucoup. Elle lui doit son indépendance et jusqu'à un certain point sa foi religieuse. L'Anglais, vainqueur au XV<sup>e</sup> siècle, nous eut inoculé au XVI<sup>e</sup> le virus protestant. C'est donc à Jeanne que nous devons d'être encore catholiques et Français<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette idée que la France doit à Jeanne d'Arc de n'avoir pas été protestantisée par les Anglais au XVI<sup>e</sup> siècle a frappé des écrivains hostiles au catholicisme. Le franc-maçon Louis Martin, dans sa brochure sur *l'Erreur de Jeanne d'Arc*, considère comme un malheur que la Pucelle ait empêché la fusion de la France



Avec sa religion, notre race eut perdu ses qualités natives, son idéal, son caractère et peut-être même sa langue : elle eût été condamnée ou fatalement amenée à parler la langue de ses dominateurs, de ceux que Jeanne appelait les godons. On peut donc se demander si la France aurait jamais atteint, au XVII<sup>e</sup> siècle, cet apogée de la littérature qui l'a mise au premier rang des nations ; si elle aurait enfanté ces chefs-d'œuvre qui l'ont immortalisée ; si, sans l'épopée de Jeanne, Pascal eût écrit ses *Pensées*, et Bossuet ses *Oraisons funèbres*, et Corneille son *Polyeucte*, et Racine son *Athalie*, et Voltaire lui-même – l'ingrat ! – son *Siècle de Louis XIV* ! Pauvre petite bergère, la gloire de tous ces génies reflue vers toi comme vers sa source !

\* \* \*

Eh ! maintenant, mes frères, que nous avons examiné sous toutes ses faces si brillantes le patriotisme de la Libératrice, une conclusion s'impose à nos cœurs. Comme la Pucelle, nous devons aimer la France et nous dévouer pour son salut.

Le 4 mai, pendant le siège d'Orléans, elle prenait un peu de repos, lorsque ses voix la réveillèrent et lui apprirent que la bataille était engagée. Elle dit à son page Louis de Coutes : « Ah ! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France avait coulé ! »

Et nous aussi nous dormons, et depuis trop longtemps peut-être. Si Jeanne revenait parmi nous, elle nous réveillerait, elle dirait à chacun de nous : « Ne vois-tu pas, ô mon frère, que le sang de France coule toujours ? Quand la foi sort du cœur d'une population, c'est le sang de France qui coule ! Quand l'innocence sort du cœur d'un enfant, c'est le sang de France qui coule ! Quand, au

---

avec l'Angleterre, fusion qui eût amené au siècle suivant le triomphe du protestantisme sur le catholicisme. Le juif Naquet ne peut non plus lui pardonner ce méfait. « *En donnant la victoire aux Valois contre les Plantagenet, Jeanne, dit-il, a sauvé, sans le savoir, le Catholicisme. Sans la victoire des Valois, le catholicisme aurait été déraciné* ». Ainsi, d'après Naquet, Louis Martin et plusieurs autres, c'est à Jeanne que le catholicisme doit d'exister encore. Je ne crois pas que l'on puisse rien dire de plus glorieux pour elle. Ce n'est pas la première fois que l'ânesse de Balaam rend hommage à la vérité.

lieu de vous entraider, vous vous battez dans des luttes fratricides, c'est le sang de France qui coule ! Quand le Cœur du Christ est blessé par vos péchés, c'est le sang de France qui coule ! Le sang de France coule et tu dors ! La patrie agonise, tu pourrais la sauver et tu dors ! Réveille-toi, ô mon ami, réveille-toi, et en avant pour le Christ et pour la patrie ! »

Écoutons celte voix, mes Frères, comme Jeanne a écoulé les siennes. Rangeons-nous sous sa bannière, comme ses soldats d'Orléans et de Patay. Elle nous prêche l'union et le courage. Unissons-nous donc et marchons contre toutes les bastilles de l'erreur et du mal. Elles finiront bien par crouler devant des hommes animés de la foi et du patriotisme de la Pucelle.

Ainsi soit-il.

<b>JEANNE D'ARC ET LE PATRIOTISME .....</b>	<b>3</b>
<b>JEANNE D'ARC ET L'ANTIPATRIOTISME .....</b>	<b>19</b>
I. LE PATRIOTISME AVANT JEANNE D'ARC.....	20
II. JEANNE ET L'ANTIPATRIOTISME DE SON TEMPS.....	27
III. JEANNE ET L'ANTIPATRIOTISME DE NOS JOURS.....	32
<b>JEANNE D'ARC ET L'AVENIR DE LA FRANCE .....</b>	<b>38</b>
I. LA VITALITÉ DE LA FRANCE .....	39
II. LA VOCATION DE LA FRANCE .....	43
II. UNE PROPHÉTIE DE JEANNE D'ARC.....	50
<b>JEANNE D'ARC ET LES FEMMES FRANÇAISES .....</b>	<b>54</b>
I. LA PIÉTÉ.....	56
II. LE DÉVOUEMENT.....	58
<b>JEANNE D'ARC ET LES DEVOIRS DES CATHOLIQUES .....</b>	<b>63</b>
I. LA FOI.....	63
II. L'ACTION .....	69
III. L'UNION .....	73
<b>LA FÊTE NATIONALE DE JEANNE D'ARC.....</b>	<b>78</b>
I. LA FÊTE DE JEANNE, DETTE DE RECONNAISSANCE NATIONALE.....	79
II. L'HONNEUR DE LA FRANCE DEMANDE CETTE FÊTE .....	80
III. CE SERAIT LA FÊTE DU PATRIOTISME.....	85
IV. CE SERAIT LA FÊTE DE L'ARMÉE .....	86
V. CE SERAIT LA FÊTE DE TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ, MAIS PARTICULIÈREMENT DU PEUPLE.....	90
VI. CE NE SERAIT PAS LA FÊTE DE LA FRANC-MAÇONNERIE.....	92
VII. NE SERAIT-CE PAS LA FÊTE DU CLÉRICALISME ? .....	96
VIII. N'ABROGERAIT-ELLE PAS LA FÊTE DU 14 JUILLET ? .....	100
IX. JEANNE D'ARC DEVANT LE PARLEMENT .....	102
X. CONCLUSION : COMMENT OBTENIR CETTE FÊTE ? .....	108
<b>JEANNE D'ARC ET LA BRETAGNE.....</b>	<b>112</b>
<b>LA VÉRITÉ SUR PIERRONNE DE BRETAGNE .....</b>	<b>115</b>
I. L'HISTOIRE .....	116
II. LA LÉGENDE.....	120
<b>JEANNE D'ARC HONNEUR ET CONSCIENCE DE LA FRANCE .....</b>	<b>123</b>